

femmes, d'ouvriers et de manœuvres avec leur tablier de feutre jaune. A côté, les industries accessoires réclament un grand nombre de bras. En première ligne viennent les "tonneliers foudriers"; ils sont les plus nombreux et se comptent par centaines. Leur habileté professionnelle est vraiment remarquable : ils fabriquent des fûts de toute contenance, depuis les foudres les plus grands, de 175 hectolitres jusqu'aux petits tonneaux de cinq ou six litres qui servent plutôt à l'ornement, en passant par les "tierçons" de 560 litres; les "barriques" de 280; les "quarts" de 140; les "octaves" de 80 et les "barillages" de 65, 55, 45, 35 ou 25 litres. Mais le triomphe de leur art est la construction des fûts de forme ovale; c'est là, paraît-il, un travail d'une singulière difficulté. Il ne faut pas passer sous silence les usines d'eau distillée, les fabriques de caisses. Les "caissiers," comme on les appelle, occupent, eux aussi, un grand nombre d'ouvriers. Dans certaines saisons, en effet, la ville de Cognac expédie plus de 100,000 caisses par semaine. Ajoutez encore les verreries, les fabriques d'étiquettes, d'enveloppes en pailles pour les bouteilles, de "paillons," et les ouvriers employés au transport, camionneurs ou mariniers; puis les entrepôts de verreries où de nombreuses femmes reçoivent les bouteilles, les lavent et les trient; au moindre défaut dans le verre elles les mettent impitoyablement de côté. Sur différents points de la ville, ce métier occupe un nombreux personnel.

Mais si l'on veut bien jouir du spectacle du commerce local, c'est du côté du vieux Cognac qu'il faut diriger ses pas. Il semblera ainsi qu'on voie la préparation et la manipulation des eaux-de-vie dans leur véritable berceau, dans le cadre qui leur convient, au temps où les caboteurs hollandais remontaient le cours de la Charente pour venir chercher le vin blanc sec et alcoolique qu'on commençait alors à distiller.

Peu de maisons habitées dans ce quartier; ce sont presque exclusivement des magasins et des dépôts d'eau-de-vie. N'allez pas voir là, cependant, le centre unique du commerce. Il en pouvait être ainsi il y a quelques cent cinquante ans. Mais nous sommes loin de ce temps. Si les magasins ont presque entièrement envahi la partie basse du vieux quartier, on comprend sans peine, en retour, qu'ils ne puissent tous y trouver place. Songez au

grand nombre de maisons de commerce qui ont leur siège réel dans la ville.

D'ailleurs, ce quartier ne forme qu'une bien minime partie des 85 kilomètres de voies classées où se logent à l'aise les 20,000 habitants de la ville, et en le traversant, vous aurez bientôt fait le trajet depuis l'église, qui en marque à peu près l'entrée, jusqu'aux deux vieilles tours qui, sur le bord de la Charente défendaient l'entrée de la ville en face d'un pont aujourd'hui démoli. Construit au XIIe siècle, portant à égale distance des deux rives une tour avec une chapelle, il devait être un fort pittoresque et curieux spécimen d'architecture.

Mais il n'est malheureusement pas le seul vestige des temps passés qui ait disparu. Du château de François Ier, situé au bord de la Charente, il ne subsiste plus que des souterrains, un escalier et quelques salles voûtées en ogive; encore ont-elles été transformées en magasins et sont-elles noyées dans des constructions modernes. Sur la façade, un mur seul conserve aujourd'hui la marque de son origine première. Un autre souvenir qui se rattache à la naissance du roi n'existe plus depuis longtemps, lui aussi : c'est le chêne sous lequel la légende ou l'histoire veut que la reine Louise de Savoie ait été prise des premières douleurs de l'enfantement. Il a disparu vers le milieu du siècle dernier, abattu par un ouragan.

En vain chercheriez-vous maintenant un de ces monuments qui, véritable but de pèlerinage, de loin sollicitent l'attention de l'excursionniste. Pour curieux qu'ils soient ceux qui subsistent encore n'offrent pas un tel intérêt. Et pourtant la vieille ville présente un aspect assez caractéristique pour charmer le promeneur et le reposer des maisons à façade régulière, des voies tracées au cordeau, par ses rues tortueuses et ses alignements bizarres.

Le temps et surtout les émanations de l'alcool ont noirci toutes les constructions; l'humidité, entretenu par l'évaporation des cognacs, la nature des pierres salpêtrées avec lesquelles on bâtit dans le département de la Charente, donnent naissance à une végétation cryptogamique qui envahit et recouvre peu à peu les pierres, les tuiles et les poutres. Quelques maisons même ont l'air d'avoir été noircies par de la fumée de charbon de terre. Sous leur propre poids les murs, ici, se penchent en curieux

au-dessus de la voie, là, comme pris de vertige, semblent se rejeter en arrière pour mieux garder leur équilibre. Peut-être les vapeurs alcooliques qui s'y dégagent depuis si longtemps ont-elles fait perdre leur solidité à ces pauvres vieilles pierres. Ailleurs, une muraille dont on n'a conservé que le rez-de-chaussée montre par son épaisseur que le temps l'a découronnée et que sans doute elle soutenait un édifice plus élevé. De constructions plus importantes un grand portail à peu près seul subsiste en façade sur la rue. Sculptée dans la pierre, une énorme salamandre le surmonte. Elle figure dans les armes de François Ier. Il l'avait adoptée avec cette devise latine : *Nutrisco et extinguo*, "je nourris et je tue." Aussi la retrouve-t-on assez souvent à Cognac. Au-dessus de la porte dont nous parlons et des fenêtres qui la surmontent, on distingue ces préceptes de morales pratiques gravés en latin : "Que ta crédulité ne soit pas trop prompte, ni ta langue médisante; évite ton ennemi. *Oito ne credas ne male dicas, inimicum evita.*" Ils pouvaient avoir leur utilité, car là était, paraît-il, la demeure de la nourrice de François Ier.

Tout à côté, au coin d'un carrefour, une vieille maison en bois, oubliée seule, avance encore au-dessus de la rue ses deux étages en saillie; mais les sculptures des poutres se sont effacées, rongées par les intempéries ou par les enduits successifs qui les ont recouvertes depuis le XVe siècle. On a peine à distinguer encore quelque silhouette grimaçante. On dit que c'était l'habitation d'un des bouffons favoris du roi lorsqu'il venait à Cognac. Plus loin, enfoncée dans un recoin, telle maison déchuë de sa splendeur résiste encore courageusement et dresse avec fierté les trois étages superposés de son étroite façade que surmonte un pignon aigu.

De-ci de là, dans ces vieux murs, incrustez un couronnement de porte ou un encadrement de fenêtre, au coin d'une rue ouvrez le baillage d'une niche qui a dès longtemps perdu la statue devant laquelle, sans aucun doute, nos aïeux se signaient dévotement, fermez la majeure partie des ouvertures avec des portes ou des contrevents noircis par le temps et l'alcool, lavés par la pluie, tantôt élargissez, tantôt rétrécissez les rues, faites-les se séparer, se croiser, se retrouver, inclinez-les en pente douce vers la Charente, baptisez-les de noms qui